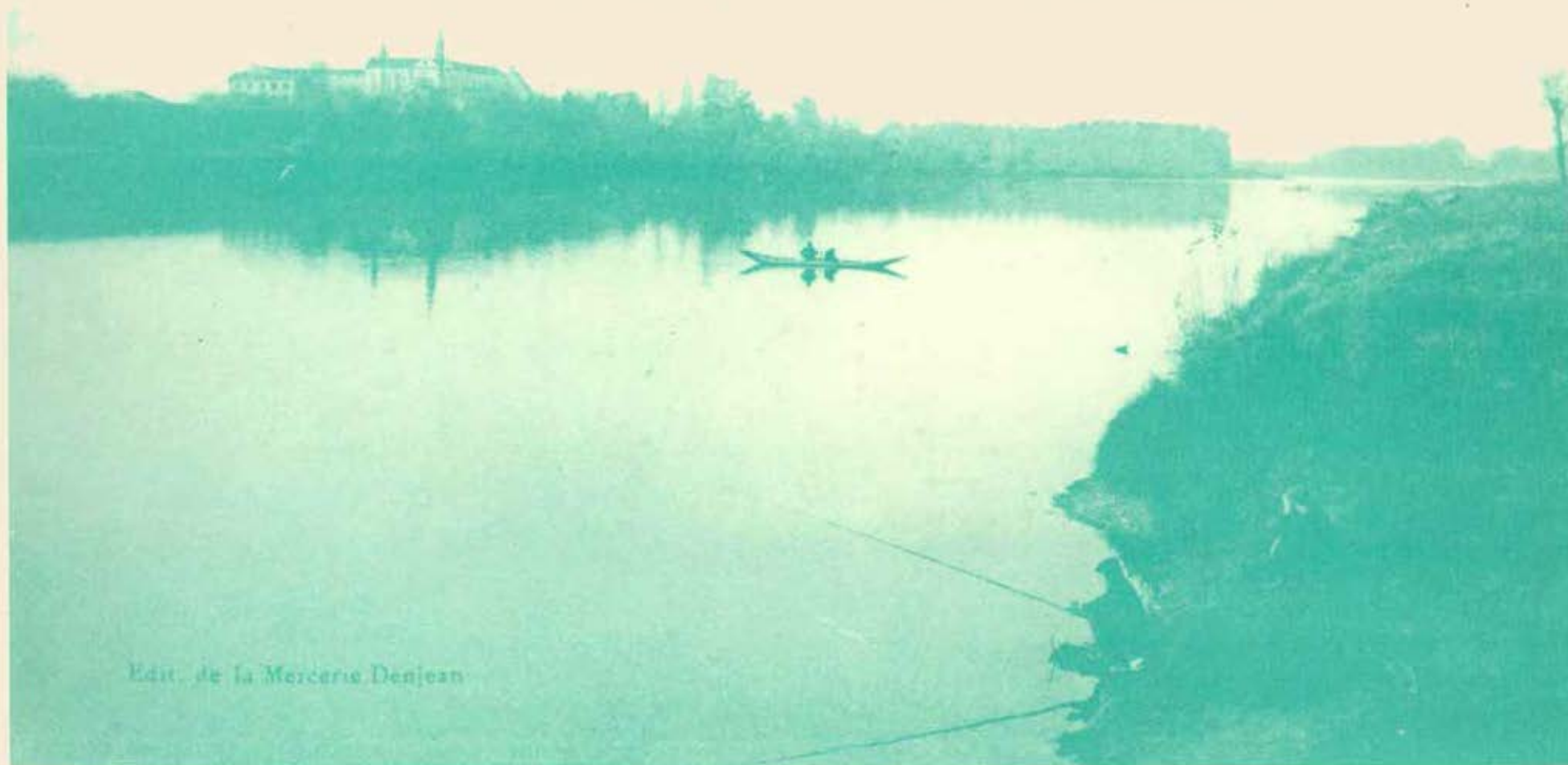


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Édit. de la Mercerie Denjean

Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 16 (Novembre 1998)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

11 NOVEMBRE 1918



Train du Maréchal Foch où fut signé l'armistice

En forêt de Compiègne : le décor de la capitulation allemande.

Train des plénipotentiaires allemands

L'armistice est enfin signé. Après plus de quatre ans de souffrances et de tueries, les peuples vont enfin vivre en paix.

C'est dans un wagon à Rethondes, dans la forêt de Compiègne, que les plénipotentiaires allemands ont accepté «le 11 novembre, avant l'aube, la convention d'armistice que le maréchal Foch (général en chef des armées alliées) alla porter lui-même aussitôt à Paris et que Monsieur Clémenceau lut aux Chambres dans l'après-midi».

Quatre-vingts ans après, nous avons pu recueillir le témoignage de quatre Blagnacaises qui se souviennent de ce jour mémorable.

PAULINE MOULIS

«J'habitais et j'habite encore rue du «11 novembre 1918» alors appelée «Chemin

de la gare». Ce jour-là, j'étais avec ma mère place de l'Eglise pour le marché ou plutôt la foire d'automne (elle avait lieu chaque année le 10 novembre, en 1918, le 10 tombant un dimanche, elle avait été déplacée au lundi 11). Quelqu'un est arrivé de la Mairie pour annoncer la nouvelle : l'armistice était signé. Aussitôt des cris de joie ont retenti. Spontanément, les jeunes se sont pris par la main et ont formé une farandole. Je n'avais que 7 ans mais ma mère m'a laissé y participer car une jeune fille que nous connaissions m'a emmenée avec elle. En sautant, en dansant, en chantant, nous sommes allés jusqu'au pont de Blagnac. Il faisait beau, le vent d'autan soufflait fort.

Les adultes étaient plus réservés, leur visage exprimait un peu la joie mais surtout le doute et l'angoisse. Après plus de quatre années de combats, ils se demandaient si vraiment la guerre était

terminée et surtout si les soldats allaient revenir bientôt. Savaient-ils dans leur tranchée que le cessez-le-feu était effectif ?

Ma mère et ma grand-mère veuve à 30 ans, le cœur plein d'espérance, mais les larmes aux yeux, attendaient le retour de mon père et de mon oncle.

Après cette manifestation de jeunes, je suis rentrée chez nous avec ma mère dans ce «chemin de la gare» bordé de trois ou quatre maisons seulement. L'après-midi, je suis restée dedans. Je n'ai pas d'autres souvenirs».

Louise SAMAZAN

«J'avais 6 ans et demi, je vivais avec ma grand-mère chemin de Fonsorbes, dans la maison que j'habite encore. Vers 16 heures j'ai entendu les cloches sonner à toute volée. Je suis sortie. Notre chemin en terre battue brillait d'humidité, sans

doute à cause du vent d'autan. Du côté de la route de Grenade où aucune maison ne cachait l'horizon, le soleil très bas à cette heure (nous étions en automne et nous «marchions» à l'heure solaire) formait une énorme boule rouge qui embrasait le ciel sans nuage. Je revois encore cette luminosité intense, ce couchant très rouge.



Gén. Weygrand. Amiral Wemyss Maréchal Foch
Le manuscrit original de la convention d'armistice, revêtu des signatures du maréchal Foch et de l'amiral Wemyss d'une part, de celles des plénipotentiaires allemands de l'autre, est dans la serviette du maréchal

Je suis allée jusqu'au bout du chemin vers la rue des Ormes. Beaucoup de monde était dehors, il y avait beaucoup d'agitation. C'était une liesse générale. Je ne me souviens que de visages rayonnants de joie. Toutes les personnes tenaient des petits drapeaux tricolores en papier. Je suppose qu'ils les avaient achetés chez Françonnette, la mercière. Elle devait les avoir en réserve car on sentait la victoire



L'hommage de l'orpheline (Fonds R. Causat)



Dessin à l'encre de chine signé Jean Moulin (taille réelle 0,267 x 0,363).
Allusion aux tentatives de paix de 1917.

arriver. La nuit est tombée, je suis rentrée. Mes souvenirs s'arrêtent là : le décor, la gaieté de la foule, les petits drapeaux. Je ne me souviens pas du lendemain. Je me rappelle seulement qu'il y a eu, quelques mois après, une émouvante et solennelle cérémonie à l'école. La maîtresse citait tous les noms des Blagnacais tués et, debout, nous répondions, à chaque fois : «Mort pour la France». J'avais eu une jeune cousin de 19 ans tué dans cette guerre. Mais je l'ai su après car on ne parlait pas de malheurs à de jeunes enfants.»

BERTHE TRANIER

«J'avais 7 ans. J'habitais à «l'Épargne». Quand la nouvelle de l'armistice a été connue, il y a eu beaucoup d'effervescence sur la place de l'Église. Les gens parlaient. La plupart avait épinglé sur leurs vêtements des faveurs tricolores. Ces rubans ordinaires et étroits flottaient, c'était très joli. Je revois aussi quelques soldats parmi la foule. Je n'arrivais pas à être joyeuse car une amie de mon âge que j'aimais beaucoup avait perdu son papa au début de la guerre. Je pensais aussi au chagrin des voisins : l'épicière, Madame Laffite qui attendait des

nouvelles de son fils grièvement blessé ou le coiffeur, Monsieur Peyrouzet, dont le fils était mort dans les derniers combats.

C'était la joie puisque la guerre était terminée et que la longue liste des morts ne s'allongerait plus. Mais il y avait trop de gens malheureux parmi nos connaissances, trop de mamans qui ne reverraient pas leur mari, trop d'enfants qui n'avaient plus de papa pour que la gaieté soit immense. C'était plutôt un soulagement qu'un grand bonheur.»

L. D.

«J'avais 6 ans, j'habitais place de l'Église. Je n'avais plus de papa depuis déjà trois ans. Les cloches ont sonné, les gens se sont rassemblés. Ma mère m'a fait rentrer et a fermé les volets. Elle pleurait. Dehors j'entendais des cris de joie, chez nous la tristesse régnait. Nous étions dans une demi-obscurité et je n'osais pas bouger. Je n'oublierai jamais ce 11 novembre 1918, ni ceux qui ont suivi. J'ai été très marquée par notre malheur.

Pendant plusieurs années, chaque 11 novembre, alors que l'Union musicale jouait sur la place, maman, derrière les volets clos, s'enfermait dans son chagrin. Nous allions au monument aux Morts de l'église avec mon frère déposer un bouquet. C'était le seul endroit où nous pouvions nous recueillir. Un soldat nous avait raconté qu'il était à côté de papa quand celui-ci avait été déshabillé par un obus. Aussi, maman n'a jamais voulu rapatrier son corps.

Pour moi, le 11 novembre 1918 est resté dans ma mémoire comme un jour très triste.»

Aucune de ces personnes ne se souvient de manifestations publiques organisées à Blagnac à l'occasion de l'armistice. Une commémoration pleine de recueillement, musique en tête, aura lieu seulement le 11 novembre 1919.

A Toulouse, il en a été autrement. Bien sûr dès le 11 et surtout le 12 novembre la joie a éclaté dans toute la ville magnifiquement pavée à nos couleurs et à celles de nos alliés. Mais en plus, le 17 novembre, la municipalité toulousaine a organisé officiellement une manifestation pour rendre hommage «aux héroïques citoyens morts pour la France». Toutes les notabilités toulousaines y assistaient et près de 35.000 personnes chargées de fleurs formaient le cortège. Le défilé se fit jusqu'au cimetière de Terre-Cabade où s'élevait le monument du Souvenir Français, dans un calme et un recueillement impressionnants «dans les rues

pavoisées à profusion» et «remplies d'une foule immense de plus de cent mille personnes».

L'atmosphère, tout comme à Blagnac, était empreinte de «tristesse joyeuse». La joie de la paix retrouvée était bien présente mais contenue par le souvenir de tous ceux qui ne reviendraient plus. Les personnalités ont bien ressenti ces deux sentiments. Par exemple, Jean Rieux, maire de Toulouse, au début de la séance du Conseil municipal du 11 novembre s'est associé à la joie générale mais a aussi adressé «une pensée émue aux morts de cette grande guerre (...). A cause d'eux notre allégresse en ce jour de triomphe doit rester digne et grave comme il convient à un peuple qui a versé son sang pour la cause sainte de la Liberté !»

Dans le même esprit, Vincent Auriol, député de la Haute-Garonne, a déclaré : «On ne se bat plus. Le droit triomphe. L'Humanité renaît. Que la joie revienne parmi les hommes, mais que ne s'efface jamais le souvenir de ceux qui ont souffert, de ceux dont la chair a saigné, de ceux qui sont morts, de ceux qui pleurent dans un foyer triste et que ce souvenir rende humaine notre joie, et juste notre cœur, et sage notre raison !...» et il ajoute : «Une fois de plus, et espérons-le, une dernière fois, le vieux monde est secoué en ses couches profondes. Ils s'écroulent, les maîtres absolus dont Jaurès annonça, à la veille de la guerre, la chute fatale ! (...) Nous, qui haïssons la guerre, nous voulons la paix durable. C'est pourquoi nous voulons la Paix juste et les Peuples libres...»

Ce jour-là, la Paix mondiale semblait définitivement acquise. Mais nous savons que ce n'était qu'une «Grande Illusion».

Jeannette Weidknet et Suzanne Béret

SOURCES

- Témoignages de Blagnacaises
- «L'Illustration» du 30 novembre 1918 (N° 3952)
- «Le cri de Toulouse» du samedi 30 novembre 1918 (Fonds R. Causat)
- «Les Annales» du 22 décembre 1918 (Fonds R. Causat)
- «Dessins et aquarelles» de Jean Moulin (musée des Beaux-Arts de Béziers), Presses du Languedoc, Béziers 1993



Le 11 Novembre 1997 : comme chaque année, dépôt de gerbes au pied du monument aux Morts de Blagnac pour commémorer la signature de l'Armistice du 11 Nov. 1918. (Coll. Photothèque Municipale de Blagnac)

DERNIERS COMBATS, DERNIERS BLAGNACAIS MORTS POUR LA FRANCE.

30 avril 1918 : François Daubian, soldat au 83^e régiment d'infanterie lourde, né à Blagnac le 11 décembre 1881, fils de Louis et de Marie Capoulat, décédé à Saint-Mandé (Seine).

10 mai 1918 : Jean-François Prady, décoré de la croix de guerre, soldat de 2^e classe au 15^e régiment d'infanterie, 2^e compagnie, né le 26 octobre 1896 à Blagnac, fils de Jacques et de Marie Antoinette Lanta, époux de Félicie Trouilhé, tué à l'ennemi à la Clytte (Belgique).

29 août 1918 : Antoine Denjean, soldat de 2^e classe au 3^e régiment d'artillerie de campagne, 5^e batterie, né à Blagnac le 16 mai 1890, fils de Jacques et Jeanne Mignonnet, mort «des suites de blessures de guerre» à Villers Cotterets.

6 septembre 1918 : Jean-Baptiste Lazare Peyrouzet, soldat de 2^e classe au 238^e régiment d'artillerie, 27^e batterie, engagé volontaire, né le 3 avril 1899 à Blagnac, fils de François et de Jeanne Marie Samazan, mort «des suites de blessures de guerre» à Catenay (Oise)

29 décembre 1918 : Jean Guillaume Lafitte, soldat au 63^e régiment d'artillerie de campagne, 19^e batterie, né le 12 janvier 1895 à Blagnac, fils de Bernard décédé et de Elisabeth Marfan, épicière, mort à Saint-Quentin «de maladie contractée en service».